

Regards sur le jeune cinéma suisse romand ... et pourtant ils tournent (3)

■ Troisième volet d'une série de mini-enquêtes sur des citoyens au-dessus de tout soupçon¹, nous vous présentons aujourd'hui un couple de cinéastes vaudois: Jean-François Amiguet et Anne Gonthier. De leur collaboration aussi structurée que leur film est né un premier long métrage: «Alexandre». Montré à la sauvette un peu partout en Suisse, il a fait en contrepartie le tour du monde à travers les onze festivals de jeune cinéma auxquels il a participé. Onze étapes décisives qui attestent la vitalité du cinéma suisse et qui offrent une image de ce pays bien différente de celle qu'Orson Welles a brossée dans «Le Troisième Homme».

Jean-François Amiguet

«Nous sommes des clochards de luxe condamnés à travailler au coup par coup pour survivre!»

«A la fin des années soixante, dans la chaude ambiance créée par les événements de 1968, le cinéma était pratiquement tout ce qui nous intéressait. Des films comme «Blow Up», d'Antonioni, par exemple, nous forçaient à nous poser des questions aussi simples qu'essentielle sur le métier de cinéaste. Puis, naturellement, puisqu'il y avait à Lausanne des caméras qui entraînaient, des copains comme Marcel Leiser, Marcel Schupbach, moi-même et d'autres, se sont mis à faire des films. Il n'y avait pas d'écoles de cinéma, seulement l'envie d'utiliser un

moyen d'expression qui nous passionnait tous. Mon premier court métrage, «Petit film ordinaire», sur une famille de paysans de La Brévine, a dû coûter en tout et pour tout mille francs. C'était bien sûr un film pauvre tant au niveau des moyens que de la réflexion.

» Etant de Vevey, je venais souvent à Lausanne voir des films à la Cinéma-thèque et dans des ciné-clubs. Après ces projections, toute une bande se rencontrait pour parler cinéma. Nous étions une espèce de famille qui discutait à l'unisson de ses pensées. A travers la revue «Travelling», on divulguait nos opinions sur le 7^e art; et à travers les films qu'on arrivait à programmer, nous faisons partager notre passion au public. Avec certaines scènes, comme celle de «One plus One» de Godard, par exemple, la salle battait son plein, ce qui nous permettait d'investir immédiatement les bénéfices dans l'achat de matériel pour réaliser nos propres films. C'était très chaleureux et très encourageant.»

Anne Gonthier

«Je n'ai aucune prétention d'auteur. Je ne souhaite que rendre service aux autres en leur permettant de recréer leurs univers.»

«Je suis venue beaucoup plus tard que Jean-François au cinéma. Et par hasard. En le rencontrant. En discutant avec lui. En allant voir avec lui des

films dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Jean-François m'a fait découvrir un monde nouveau. Pour la première fois de ma vie je me suis passionnée pour quelque chose. Avant, j'aimais le cinéma comme n'importe quelle personne vaguement cultivée; comme je pouvais aimer la littérature ou la musique. Mais «La Maman et la Putain», de Jean Eustache, m'a ouvert des horizons insoupçonnés. Puis, en partageant ma vie avec Jean-François, en travaillant avec lui, cette passion pour le cinéma n'a fait que croître. Je n'ai aucune prétention d'auteur. Avec lui j'ai fait un travail de service, c'est-à-dire que je l'ai aidé à réaliser ses idées, à les concrétiser, à recréer en somme son univers. C'est un type de collaboration qui me convient parfaitement et que j'entends poursuivre.»

Jean-François Amiguet: «Anne s'est mise d'emblée dans une position de mercenaire lorsque nous avons commencé à travailler ensemble sur «Alexandre». J'avais écrit une première version du film et elle a eu l'humilité de respecter mon univers et de le servir sans essayer à aucun moment — comme il arrive souvent avec les scénaristes — de vendre ou d'imposer ses idées. Cela dit, il n'est pas exclu que lors d'une prochaine collaboration les rapports se renversent. L'essentiel c'est que les statuts de chacun de nous soient très bien définis dès le départ et que chacun accepte les règles du jeu.

Une volonté de cohérence

» Je crois beaucoup à la notion d'auteur, surtout aujourd'hui où le cinéma entre dans une période de

catacombes. Mais je suis optimiste. Comme ça ne peut pas aller plus mal pour ce type de cinéma, la situation ne peut que s'améliorer. Je ne crois pas que la vidéo puisse tout à coup pallier l'imagination qui jaillit des gens qui vont jusqu'au bout de leur folie. Je crois aussi, très très fort, au jeune cinéma qui est fait, il faut le dire, de plus en plus par de vieux messieurs: Rohmer, Antonioni, Resnais... C'est Tanner aujourd'hui, qui fait les films les plus risqués et les plus jeunes du cinéma suisse. Tandis que nous, les jeunes cinéastes nous avons beaucoup de peine à être libres, à avoir des audaces, à prendre des risques. Il y a chez nous une volonté d'être cohérents, de trouver une unité de style. Cela donne des films sans aspérité, prudents, sages. Ce qui fait que lorsqu'on va à un festival de jeune cinéma on est bien heureux de tomber, comme ça, sur un vieux film de Huston, sur une ancienne comédie américaine ou sur «Bob le Flambeur», par exemple. Toute la folie qui peut exister en nous, tout le courage dont nous disposons est canalisé, utilisé et épuisé dans la préparation et le tournage de films. Nous sommes de plus en plus submergés par des problèmes administratifs et par de la paperasse inutile. Et ça nous détourne de notre objectif principal: réaliser des films.»

Aide au scénario s.v.p.!

Anne Gonthier: «Maintenant, il y a de plus en plus de gens qui veulent faire des films. A l'époque où Jean-François a commencé, la quantité de films tournés chaque année était moindre; on pouvait se permettre par exemple de ne pas opter de sélection à Solothurn. Et

la presse avait plus de temps et d'espace pour parler de chaque œuvre.»
Jean-François Amiguet: «Pour nous, le problème essentiel est le scénario. Dans la plupart de nos films, les carences du canevas filmique sont évidentes. C'est surtout au plan des idées que le bât blesse. Nos films sont bien propres mais il leur manque une âme. La situation où nous nous trouvons tous, tant que nous sommes, est catastrophique. Plus que jamais il faut que Berne s'intéresse à ce problème. Si chaque année les Commissions fédérales pouvaient attribuer 200 à 300 mille francs de subvention pour l'aide au scénario (quitte ensuite à les refuser) il y aurait une trentaine de cinéastes qui auraient la possibilité de bien préparer leurs films. Une politique d'aide au scénario s'impose donc de toute urgence si l'on tient à ce que notre cinéma continue à exister en toute liberté et en toute indépendance.»

Propos recueillis par Rui Nogueira

1 Déjà publiés: Leo Kaneman («Courrier» du 11 août); Michel Rodde («Courrier» du 8 septembre).